

Par Marc Rouvé

RAPHAËL FEUILLÂTRE

La guitare incandescente

C'EST DE WILMINGTON (CAROLINE DU NORD, USA) QUE RAPHAËL FEUILLÂTRE NOUS A ACCORDÉ CE LONG ENTRETIEN TÉLÉPHONIQUE. EN EFFET, LE JEUNE VIRTUOSE TERMINAIT SA TOURNÉE POST-GFA EN CE MOIS D'AVRIL 2023, LA PANDÉMIE AYANT LARGEMENT BOUSCULÉ LE PLANNING HABITUEL DES CONCERTS D'APRÈS CONCOURS !

Pour commencer, revenons quelques instants sur ton parcours. Quels ont été les moments-clés dans ta vie de guitariste ? Dans mon souvenir, il n'y a pas de déclic particulier. Je veux dire un moment précis, comme le fait d'assister à un concert qui te marquerait profondément et qui déciderait de ta vocation. C'est plutôt une sensibilité à la musique et à la guitare, pas forcément classique d'ailleurs. Dès que j'assistais à un concert de rock ou de pop en plein air, par exemple pendant les vacances d'été, je me focalisais sur la guitare. Ou bien, lorsque mes parents écoutaient des cassettes de Nicolas de Angelis, qui était très populaire alors, j'étais subjugué par le son de la guitare « classique », dans ce cas. Bref, à 6 ans, je me suis retrouvé avec une guitare électrique en plastique qui était plutôt un jouet qu'un instrument de musique. Comme ma famille voyait que ma passion pour la guitare ne faiblissait pas, un cousin a eu la bonne idée

© hoederath

“JE ME SOUVIENS DE MA PREMIÈRE LEÇON COMME SI C'ÉTAIT HIER. J'AVAIS TRÈS RAPIDEMENT APPRIS UNE MÉLODIE SUR LA PREMIÈRE CORDE DONT JE ME RAPPELLE TOUJOURS ! “

RAPHAËL FEUILLÂTRE

de m'offrir une "vraie" guitare classique. J'avais alors 9 ans.

Comment a été le premier contact avec l'instrument ? C'était un peu le moment de vérité, non ?

Oui, disons qu'entre mes 6 ans et mes 9 ans, j'ai sûrement développé un contact naturel avec l'instrument, même si, honnêtement, je devais faire n'importe quoi ! Et un désir profond d'apprendre, car je n'avais pas de prof. Quand j'ai intégré la classe d'Hacène Addadi au CRD de Cholet, tout me semblait très facile, les cours passaient toujours trop vite ! Je me souviens de ma première leçon comme si c'était hier. J'avais très rapidement appris une mélodie sur la première corde dont je me rappelle toujours ! Au début, je travaillais environ 30 minutes par jour, en montant la durée le week-end, tout en suivant ma scolarité classique. Personne n'avait à me contraindre car j'adorais ça.

Tout semble très facile lorsqu'on te voit jouer. As-tu connu des paliers ou des difficultés que tu as finalement réussi à surmonter ?

Sans faire le fanfaron, je ne peux pas dire que j'ai vraiment rencontré des difficultés techniques. Bien sûr, il y a une progression dans la maîtrise de l'instrument. On va plus loin aussi dans l'interprétation. Mais disons que je n'ai jamais eu l'impression d'avoir à forcer. C'était assez naturel en fait. Peut-être que c'est parce que je voulais devenir guitariste depuis mes 6 ans. C'était vraiment quelque chose de profondément ancré en moi. A l'époque, j'étais fan d'Alexandre Lagoya (et du duo Presti-Lagoya). J'essayais de jouer les mêmes pièces et parfois même je jouais par-dessus. Je ne voyais aucune limite techniquement, je voulais tout simplement jouer ce que j'aimais entendre. A l'âge de 12 ou 13 ans, je jouais déjà les *Variations sur la Flûte Enchantée* de Mozart de F. Sor, *Zapateado* de J. Rodrigo, *Asturias...* Par l'intermédiaire de *Guitare Classique Magazine*, j'ai découvert aussi la nouvelle génération : Judicaël Perroy, Gabriel Bianco... Je découpais les plus belles pages dans le magazine, je demandais à mon père de les imprimer en grand et je les affichais dans ma chambre. C'est pour te dire que j'étais vraiment à fond !

Pendant que tes copains affichaient des posters d'Eminem ou de Guns'n'Roses, tu devais te sentir un peu décalé !

C'est clair qu'au collège, pas grand

monde pratiquait la guitare classique ! Mais bon, dès que je jouais, mes amis appréciaient beaucoup. *Asturias*, ça marchait super par exemple. Pour revenir à mon cursus, ensuite, les choses se sont accélérées, j'ai intégré la classe de Michel Grizard au CRR de Nantes, puis le CNSMDP où j'ai obtenu ma Licence d'Interprétation dans la classe de Roland Dyens et enfin le Master d'interprétation avec Tristan Manoukian. Pendant toutes ces années, j'ai suivi également de nombreux stages. Il faut ajouter aussi le travail avec Judicaël Perroy, qui a été très important pour moi durant mes années d'études supérieures.

Dans une interview pour *Classical Guitar Magazine*, tu declares ne pas trop aimer les concours de guitare. Quels souvenirs, positifs et/ou négatifs, conserves-tu de ces expériences ?

Je ne veux pas dénigrer les concours car ce sont de super moments marquants et formateurs. Ça te permet de canaliser tes forces, de monter des programmes, de te préparer à la pression de la scène. Mais je ne voulais pas en faire trop. Déjà, je ne comprenais pas toujours les choix des jurés, même si je les respectais bien entendu. Disons que parfois, tu ne comprends pas vraiment les motivations des décisions. Pour autant, c'est la règle du jeu et il faut l'accepter. Ce qui me gêne le plus, c'est ce qu'on développe comme sentiment, notamment entre les tours. Pas forcément des choses très positives. J'avais parfois l'impression de faire de la musique mais pour des raisons détournées. Néanmoins, je veux rester positif, car ça fait partie des étapes à passer. Disons qu'il ne faut peut-être pas en abuser. En tout cas, c'est la direction que j'ai prise en décidant d'arrêter les concours après avoir remporté le GFA (*Guitar Foundation of America*, ndlr) en 2018.

Ta carrière est déjà lancée depuis quelques années, mais les choses s'accroissent aujourd'hui, notamment avec la sortie de ton disque *Visages Baroques* chez la prestigieuse firme Deutsche Grammophon. Comment vis-tu ce moment ?

C'est assez incroyable, oui. J'ai de la chance. Bien sûr, DG, c'est un label qui fait rêver, mais de l'intérieur, c'est encore mieux, si j'ose dire ! (Rires). Il y a quelque chose de très familial et humain. Tant mieux, parce qu'au début je n'avais aucune idée précise de ce qui allait arriver. C'était le début d'une nouvelle aventure ou en tout



© DR



cas d'une nouvelle étape dans ma vie d'artiste. Depuis quelques mois, tout s'accroît. Il y a cette tournée aux USA en ce moment, la sortie du disque et de plus en plus de rencontres et de propositions, notamment pour jouer avec d'autres musiciens, en contexte de musique de chambre. J'adore ça, c'est hyper stimulant.

Ton disque (voir la chronique de Laurent Duroselle dans ce numéro) est basé sur des transcriptions et adaptations d'œuvres baroques pour clavier et orchestre. Comment as-tu fait la sélection des pièces ?

Tout d'abord ce sont des pièces que j'aime. Pour le baroque français en général, c'est une musique qui me parle et j'avais été très inspiré en entendant Michel Grizard jouer ses transcriptions de Rameau notamment. Pour cet album, j'ai écouté énormément de disques et j'ai sélectionné les œuvres que j'aimais le plus et qui me paraissent pertinentes à jouer avec mon instrument. Pour la *Partita BWV 825* de Bach, c'est un coup de cœur d'ado ! C'est juste magnifique, il n'y a pas grand-chose d'autre à ajouter. Et le *Concerto* de Bach est dans mon répertoire depuis quelque temps déjà, il apporte de la joie et de la virtuosité à ce disque.

Ta maîtrise des différents types d'ornements, dans un contexte contrapuntique dense, est impressionnante. Comment as-tu travaillé cet aspect ? As-tu des conseils à partager à ce sujet ?

Je me suis vraiment penché sur la question en écoutant beaucoup de disques, de clavecin notamment. J'utilise pas mal la technique sur deux cordes, avec différentes com-

Un amoureux du son traditionnel

● Bercé par le son traditionnel de la guitare classique, Raphaël Feuillâtre a enregistré ses trois albums avec une guitare du luthier français Dominique Field, des instruments qui s'inscrivent dans la grande tradition de la lutherie tricolore (Bouchet, Friedrich) : "J'ai acquis ma Field il y a 5 ans. Avant ça, j'avais essayé pas mal de guitares dites "modernes", des lattices, doubles tables, mais, même si je reste ouvert, j'ai toujours une préférence marquée pour le son "traditionnel". La Field est plutôt neutre, c'est ce que recherche Dominique d'ailleurs. Elle m'offre énormément de possibilités sonores et expressives. Maintenant, étant donné les contraintes des concerts et des multiples déplacements, je peux jouer sur une guitare différente selon les circonstances, ne serait-ce que parce que la Field est un instrument de grande valeur, donc pas toujours adapté à la vie en tournée."

RAPHAËL FEUILLÂTRE

binaisons de doigts à la main droite, parfois même juste avec un glissé. Il faut faire attention à ce que ça ne devienne pas mécanique et systématique. Donc, il faut garder un aspect "vocal" quand on approche les ornements. Et pour éviter le côté systématique, il faut varier les figures. J'ai travaillé de manière assidue pour que tout cela coule de source, pourrait-on dire ! (Rires)

Ton jeu est très clair dans la conduite de la polyphonie et en même temps lyrique. C'est un idéal que tu poursuis ?

Oui, le legato est un travail de tous les jours pour moi. Ensuite, chaque œuvre ou répertoire a ses propres enjeux. Pour cet album, la gestion des voix est primordiale et j'ai essayé d'y apporter l'attention nécessaire depuis la création ou la révision des arrangements, en passant par le choix des doigtés, jusqu'à l'enregistrement. C'est un gros travail qui demande beaucoup d'écoute et je n'ai jamais autant chanté qu'en préparant cet album !

Il y a un autre point remarquable dans ton jeu, c'est la dynamique et la pulsation, les deux choses sont sans doute liées d'ailleurs. Peux-tu nous parler de ces aspects ?

J'ai toujours eu un goût prononcé pour l'aspect rythmique dans la musique. D'ailleurs, dans le répertoire baroque, c'est un élément important, notamment avec les danses, mais aussi et surtout pour placer les ornements. Plus généralement, si je n'écoute pas de musique classique, je vais rechercher des musiques dans lesquelles la dimension rythmique est très présente. Et puis, il y a toute la musique d'Amérique du Sud, qui met particulièrement en valeur l'aspect rythmique, et c'est aussi un vaste répertoire présent dans chacun de mes récitals.

Tu enchaînes concerts et masterclasses un peu partout dans le monde. Comment t'organises-tu pour gérer tout ça au mieux ?

Je le disais tout à l'heure, c'est plutôt intense mais j'adore ça. Cependant, il y a un point sur lequel on n'est peut-être pas vraiment préparé quand on fait nos études et qu'on travaille notre instrument, c'est la carrière. Ce que je veux dire par là, c'est qu'être musicien, c'est une chose, mais que faire carrière, c'est tout autre chose. Notamment, parce que ça implique de passer beaucoup de temps à établir des contacts, monter des projets, organiser au mieux ton emploi du temps, discuter avec ton ou tes agents pour caler ton agenda, parfois 1, 2 ou 3 ans à l'avance ! Pour relativiser, je me dis que je suis dans une période de transition, les choses sont totalement différentes par rapport à il y a deux ans par exemple, et ça va sans doute se stabiliser dans quelque temps.



La guitare en voyage

En complément de notre dossier "housses et étuis", nous avons demandé à Raphaël quel matériel il utilisait pour transporter et protéger sa guitare : "J'ai une petite collection d'étuis et de housses à la maison. J'ai

pas mal utilisé les étuis Visenut, qui sont excellents, mais depuis quelque temps, j'ai adopté un étui de la marque tchèque CCCases. Ils me l'ont fait sur mesure dans une couleur qui me plaît. L'atout, c'est qu'il est résistant et compact, donc c'est l'idéal pour prendre l'avion. Aux USA, j'observe

que je n'ai pas trop de problèmes pour garder ma guitare avec moi en cabine. Généralement, ça passe. En Europe, c'est différent, il faut être prêt à mettre sa guitare en soute, c'est frustrant, très fâcheux, mais si tu as un bon étui, c'est toujours plus rassurant. D'où l'intérêt de bien le choisir !"

© hoeserath



Et l'enseignement dans tout ça ?

J'ai eu l'opportunité de prendre la suite de Michel Grizard au Pôle Supérieur de Rennes. L'enseignement me plaît vraiment et je prends cette mission très au sérieux. Lorsque je suis en tournée, c'est Hervé Merlin qui assure les cours avec beaucoup de talent. On verra comment je m'organise pour la suite. Mon activité de pédagogue a aussi lieu dans les stages et masterclasses, ce qui est, bien sûr, plus souple en termes d'organisation.

Quel est ton rythme de travail à la guitare ? Arrives-tu à le maintenir avec ton emploi du temps de concertiste international ?

J'essaie de préserver 3 à 4 heures de travail quotidien, mais ça n'est pas toujours facile en tournée car tu dois faire face à plein d'aléas, comme des retards ou annulations de vol, ce qui n'est pas rare. Parfois, je suis arrivé dans des villes où je devais monter sur scène une heure après ! Tu t'adaptes. C'est étonnant d'ailleurs, parce que lorsque je passais les concours je me disais toujours qu'il me fallait au moins une heure de chauffe avant de jouer. Et puis là, tu arrives et tu joues direct en te chauffant sur scène, d'où l'importance de bien construire son programme. Et finalement, tu te rends compte que ça

marche bien. Peut-être que ces rituels sont avant tout psychologiques. Il n'en reste pas moins vrai qu'il faut garder un rythme de travail régulier, ne serait-ce que pour explorer de nouveaux répertoires.

Justement, comment travailles-tu et mémorises-tu de nouvelles œuvres ?

Ça dépend de la complexité de la pièce. Par exemple, pour la *Partita BWV 825* de J.-S. Bach, j'ai passé une semaine par mouvement, même si je ne faisais pas que ça. Il s'agissait tout de même de refaire la transcription, établir les doigtés, fixer mes idées musicales, mémoriser... Pour des pièces plus simples, je peux passer deux à trois jours. Ensuite, bien entendu, les œuvres mûrissent avec le temps, avec les recherches et surtout les concerts qui font vivre et fortifient mes interprétations.

Puisque tu parles du concert, peux-tu nous dire quelques mots en guise de conclusion sur ce moment important pour tout musicien ?

C'est un moment où je recherche l'harmonie entre tout ce qui crée cet événement. Quand tout se passe bien, c'est absolument magique. Je m'immerge dans les œuvres, le son, et j'en oublie mon instrument. —